L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres, No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 2 AVRIL 1867.

Entre les rues Bienville et Conti.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.
Par an, $10; par semestre, $6; par trimestre, $4.
Prix d'un exemplaire, 10 cents.

EDITION BI-HEBDOMADAIRE
Paraissant le Mardi et le Samedi:
Par an, $5 par semestre, $3.

TARIF D'ANNONCES.

Les annonces transitoires, placées à tour de rôle dans les diverses parties du journal, paieront $1 50 la ligne pour la première insertion, et 75 CENTS la ligne pour chaque insertion subséquente.

Les annonces transitoires de la page éditoriale paieront $1 50 la ligne pour chaque insertion.

Les annonces publiées par intervalles, paieront comme si elles étaient nouvelles pour chaque insertion.

Les annonces au mois, dans la page éditoriale, paieront $10 la ligne par mois.

Les personnes faisant régulièrement et souvent des annonces auront, sur les prix indiqués ci-dessus pour les annonces transitoires, tel escompte qu'il sera convenable d'accorder; mais dans aucun cas, cet escompte ne dépassera 25 pour cent.

Toutes les réclames d'annonces d'affaires paieront 25 cents par ligne pour chaque insertion.

Toute annonce transitoire doit être payée d'avance.

Pour compte des personnes faisant régulièrement des annonces, les états ont envoyés à la fin de chaque mois.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN 2 AVRIL.

☞ Pour la liste des navires et steamboats arrivés dans notre port, ainsi que les expéditions en douane, voir à la page anglaise.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.
Pour les détails et l'heure, voir aux annonces.

Du G. de Fédet, à la Bourse des Négociants et Commerce, une maison à étage dans la rue Marais, entre l'Hopital et Quatrième, avec Cour et Citerne. Par Montgomery, Brux & Co, à leur salle d'encan, assortiment général de meubles. Et aussi en vente: Chaises, Tables, Armoires, Bureaux, Miroirs, Lits, &c. Par Samuel Tupper, à la Bourse et Salle de vente, Magasin à Jas. Robb, Nos 26 et 28 Bienville et Carondelet, une partie de marchandises, comprenant: Bottes, Souliers, Chemises, &c. Par Gerard Tupper, à la Bourse et Salle de vente, Magasin à Jas. Robb, Nos 26 et 28 Bienville et Carondelet, une partie de marchandises, comprenant: Bottes, Souliers, Chemises, &c. Par Thos. Carey & Co. au No 16 de la rue de Bienville, Vins et Vinaigre-Liqueurs, Cognac de première qualité, Rhum, Whisky, Ale, Porter, Bière de Cambridge, Fromages, Pommes, Oignons, Pommes de terre, Jambons, Lard, Saucisses, &c. Par Frank Perkins & Co. au No 16 de la rue de Bienville, Vins et Liqueurs, Cognac de première qualité, Rhum, Whisky, Ale, Porter, Bière de Cambridge, Fromages, Pommes, Oignons, Pommes de terre, Jambons, Lard, Saucisses, &c.

☞ Achetez vos confiseries et chocolats chez M. Kraemer Turpin, 93 Vieille Levée.

☞ L'attention du commerce est appelée sur l'annonce de vente de Parfumerie, Savons variés, Huile de Macassar, Pâtes et Poudres de toilette, Brosses, Peignes, Eponges, &c., &c., ce soir, à 7 heures, au magasin de MM. Kemp, Gaudet & Co, au No 5 de la rue de Chartres.

Billets de ville.—M. D. E. Murphy, vendeur, a vendu, à la Bourse des Négociants et Commerce, un Billet de Ville de Chartres, qu'il a vendu à M. Pedro Sanguillé, de M. Kemp, Gaudet & Co, au No 27 et 29.

Rectification.—L'annonce de vente publique de Bois de construction, de Bois de chauffage, et de Charbon de bois, qui a été insérée à l'Abeille, et dans d'autres journaux, pour être vendue à l'encan de M. G. de Fédet, n'est pas de M. Kemp, Gaudet & Co, mais de M. Kemp, Montgomery & Co, et elle a été insérée par erreur dans leur vente de Bois de chauffage, &c., qui a été publiée dans l'Abeille de ce matin.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN 2 AVRIL.

☞ Pour la liste des navires et steamboats arrivés dans notre port, ainsi que les expéditions en douane, voir à la page anglaise.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.
Pour les détails et l'heure, voir aux annonces.

Du G. de Fédet, à la Bourse des Négociants et Commerce, une maison à étage dans la rue Marais, entre l'Hopital et Quatrième, avec Cour et Citerne. Par Montgomery, Brux & Co, à leur salle d'encan, assortiment général de meubles. Et aussi en vente: Chaises, Tables, Armoires, Bureaux, Miroirs, Lits, &c. Par Samuel Tupper, à la Bourse et Salle de vente, Magasin à Jas. Robb, Nos 26 et 28 Bienville et Carondelet, une partie de marchandises, comprenant: Bottes, Souliers, Chemises, &c. Par Gerard Tupper, à la Bourse et Salle de vente, Magasin à Jas. Robb, Nos 26 et 28 Bienville et Carondelet, une partie de marchandises, comprenant: Bottes, Souliers, Chemises, &c. Par Thos. Carey & Co. au No 16 de la rue de Bienville, Vins et Vinaigre-Liqueurs, Cognac de première qualité, Rhum, Whisky, Ale, Porter, Bière de Cambridge, Fromages, Pommes, Oignons, Pommes de terre, Jambons, Lard, Saucisses, &c. Par Frank Perkins & Co. au No 16 de la rue de Bienville, Vins et Liqueurs, Cognac de première qualité, Rhum, Whisky, Ale, Porter, Bière de Cambridge, Fromages, Pommes, Oignons, Pommes de terre, Jambons, Lard, Saucisses, &c.

La Culture de la Canne.

Le sucre est un aliment qui est devenu de première nécessité et dont la consommation tend à augmenter dans tous les pays où la population s'accroît avec une extrême rapidité. Les Etats-Unis consomment annuellement l'équivalent de quatre à cinq cent mille boucaus de sucre. Le sucre de la Louisiane n'entre pas dans cette consommation que pour quarante mille boucaus, c'est-à-dire pour un dixième à peine du chiffre total. C'est l'île de Cuba qui en fournit le reste.

Avec une production aussi restreinte, la Louisiane trouve cependant difficulté à couler le produit de ses habitations sucrières à un prix rémunérateur. Beaucoup de planteurs ont pu à peine retirer dans leurs fonds, quelques-uns sont ruinés de Parger. Que serait-ce donc si la production revenait, non à son ancien chiffre, mais seulement à cent ou deux cent mille boucaus? Les cours tomberaient à des taux qui rendraient cette industrie agricole ruineuse.

Comme il n'était pas assez de la concurrence de l'île de Cuba pour décourager les cultures louisianaises, voici qu'un nouveau rival, un nouveau concurrent, c'est-à-dire un nouveau vendeur. Ce concurrent, ce danger, c'est la betterave. Une compagnie allemande a introduit à Chatsworth, dans l'Illinois, la culture de la betterave, et elle en a récolté, cette année, une grande quantité, et aussi certainement assez de tonneaux qui ont produit trois à quatre cents tonneaux de sucre. Elle a vendu son sucre à Chicago à 15 cents la livre, bien qui ne revienne qu'à cinq ou six cents. Si ces chiffres, que nous trouvons dans un journal de Boston, sont exacts, il est à supposer que l'exemple de cette compagnie sera suivi, et que la culture de la betterave va bientôt prendre des développements.

Ainsi, en dépit du tarif assez élevé et de la différence entre la valeur de l'or et celle du papier-monnaie des Etats-Unis, le sucre de Cuba a fait une concurrence redoutable à la petite quantité de sucre qui produite la Louisiane dans les deux dernières années. Que sera-t-elle donc, dans le pays même, où peut produire le sucre de betterave qui ne retienne pas à dix de cinq à six cents, quand le planteur lui-même rentre à peine dans ses déboursés en vendant son sucre de canne à dix ou onze cents. N'est-on pas se demander s'il vaut mieux ne sucrer une bonne foie à cette culture, dans les conditions désavantageuses où se trouve la main-d'œuvre?

Dans un prochaine examen que nous avons à faire de la question, nous engagions nos planteurs à ne pas désespérer et à persister dans leur exploitation, en nous fondant sur cette double raison qu'ils ont déjà à leur disposition deux des éléments importants de la production, le sol et le capital, et que cette culture spéciale et le capital qu'elle représente par les sucreries. La seule chose qui leur manque pour lutter avec avantage contre la concurrence actuelle du sucre de canne et contre la concurrence future du sucre de betterave, c'est le travail à bon marché. Est-il possible de retrouver cet élément? C'est ce qu'il faut examiner.

Prenons d'abord l'exemple de l'île de Cuba, et ce qui a permis aux planteurs cubains de continuer la production du sucre à prix rémunérateur, comme autrefois en Louisiane? Ils ont continué à obtenir des bras à bon marché, d'abord par la traite des nègres qui se fait sur une grande échelle, et actuellement par l'importation des coolies. Si les planteurs cubains avaient les mêmes facilités pour obtenir des coolies, ils se trouveraient dans les mêmes conditions pour produire à bon marché le sucre actuel des choses, ceux qui ont un nombre d'engagés à l'année, aux prix habituels, ne se tirer d'affaire, mais la plupart ont été obligés de avoir recours, à l'époque de la récolte, les travailleurs supplémentaires à la journée et payés à raison d'une piastre par jour et même davantage.

Dans les colonies françaises, après 1848, le travail a été trouvé complètement désorganisé, la culture de la canne a été arrêtée pendant plusieurs années. Les usines fabriquaient de sucre de betterave, en France, qui mit le temps à profit pour développer leur industrie et augmenter sensiblement plus de 250,000 tonneaux par an, c'est-à-dire une quantité presqu'équivalente à la consommation française. Cela n'a pas empêché la production du sucre dans les Antilles de se maintenir, de se vendre et de reprendre un nouvel essor, au point qu'aujourd'hui elle dépasse celle qu'elle avait avant l'émancipation. Ce résultat a été dû uniquement à l'introduction des coolies de l'Inde et de la Chine, car en dépit des règlements sévères établis contre le vagabondage, et quoique le nègre ait pu à peu abandonné les ateliers des champs pour se réfugier dans les villes, il a fallu se résigner à traiter avec les travailleurs. En fin de compte, les producteurs de sucre de canne de la Guadeloupe et de la Martinique ont vaincu tous les obstacles, et ils vendent leurs produits à des prix inférieurs, en dépit de la concurrence de la betterave.

La population des Etats-Unis augmente tous les ans de plus d'un million, et la consommation du sucre s'y accroît proportionnellement. A la fin du siècle, il y aura cinquante millions d'habitants qui consommeront plus d'un million de boucaus de sucre. Il faudra dix à vingt ans à la fabrication du sucre de betteraves pour s'établir sur une grande échelle; et lorsque ce sera fait, il y aura place sur le marché pour les produits des deux industries.

Mais si l'avenir est assuré, c'est à la condition qu'on pourvoira aux besoins du présent. Il ne faut pas que les planteurs se contentent d'engager les travailleurs qui viennent s'offrir à eux pour être obligés à l'époque de la récolte de payer des gages supplémentaires à des prix très élevés. Il faut qu'ils se donnent la peine de chercher hors de la Louisiane les bras qui leur font défaut. Le rapport du chef du Bureau des Affranchis précédemment cité dans certains Etats la moyenne des salaires n'a été que de cinq à six dollars par mois; et il est certain que dans certaines contrées de la Caroline du Sud et de la Géorgie un grand nombre de noirs sont restés inoccupés parce que les planteurs du voisinage n'avaient pas les moyens de les employer. Un certain nombre ont été embarqués pour le Texas, et cet Etat a produit 200,000 balles de coton. Pourquoi nos planteurs sucriers ne s'entendent-ils pas pour envoyer des agents dans les autres Etats afin d'y recruter des travailleurs, ou si cela ne suffit pas, pour venir des coolies de l'Ile de Cuba et des Antilles? Le seul moyen de lutter contre la concurrence est d'employer la concurrence pour faire baisser le prix de la main d'œuvre. Il ne suffit pas de produire du vantage il faut produire à meilleur marché. Mais quand les conditions seront égales et l'équilibre rétabli, on verra que la culture de la canne dans un sol que la nature a adapté spécialement à ce genre de produit, redeviendra lucrative comme elle l'est redevenue aux Antilles.

Machines à boucher les Crevasses.

Il est incroyable que l'Etat ne possède pas encore une machine à boucher les crevasses quand tant de projets ont déjà été présentés. On va dépenser des centaines de mille piastres cette année à boucher les crevasses, et une machine qui aurait été inventée dans les quarts de la moitié de l'œuvre. Nous avons donné la description de trois machines inventées dans ces lignes. Il y en a une que nous trouvons dans le Scientific American de Philadelphie.

Il y a longtemps, un nommé M. Godwin, ou plus exactement le Docteur Lafourche, inventa une machine pour boucher les crevasses qui d'après l'explication qu'en donne le journal cité, tient toutes les prodigieuses qualités. Cette machine fut brûlée par ordre du gouvernement, parce qu'il était dit que la force du courant ne pourrait pas le briser, et que le gouvernement, dans ce cas, aurait à payer une indemnité pour la perte de la force du courant. Le Docteur Lafourche a depuis, et pendant la guerre, inventé une machine qui, dit-on, a été employée à boucher des crevasses, et qui a été brûlée par ordre du gouvernement, parce qu'elle était trop efficace. Nous avons donné la description de cette machine inventée dans ces lignes. Il y a une autre machine qui a été trouvée dans un bayou de Thibodeaux